Document generated on 06/04/2025 6:27 a.m.

Études littéraires africaines

Zao : « Je parle francophonais »

Jean Foucault

Number 24, 2007

La question de la poésie en Afrique aujourd'hui

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1035346ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1035346ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Foucault, J. (2007). Zao : « Je parle francophonais ». *Études littéraires africaines*, (24), 52–57. https://doi.org/10.7202/1035346ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

tout comme cette violence de l'individu qui veut vivre intensément. Le personnage de Martial dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi (1979) refuse de mourir et même quand il n'est plus qu'une tête séparée de son corps et suspendue dans le vide il continue à parler. Son fantôme se manifeste ensuite sous la forme d'une tache d'encre sur le front du tyran qui l'a mis à mort, signe d'une relation quasi mystique entre l'écriture et la vie.

■ Pierre LEROUX

ZAO : « JE PARLE FRANCOPHONAIS »

Né en 1953 en République du Congo, à Goma-Tsétsé, un district de Brazzaville, Zao a été célèbre dès la fin les années 70 et a remporté le concours « Découvertes » de RFI en 1982. En 1998, il a dû, comme toute la population de son quartier, fuir en forêt où il a survécu tant bien que mal avec sa famille pendant près d'un an. Certains le croyaient disparu. La guerre, la violence, il connaît parce que comme tous les Congolais, il les a vécus : « Je suis entré dans cette pénible forêt. Sans savoir ce qui m'attendait. On disait que tout était cadavéré, ou allait l'être »[1].

À son retour, il reprend son activité : « J'ai été bien accueilli, chez nous les chanteurs on les aime », dit-il au cours d'un entretien de janvier 2004 repris sur Congosite, ajoutant : « Je suis toujours là. Je me bats toujours. Je ne suis pas « cadavéré », avec mes Soulards, mes Moustiques, mes Corbillards. Je lutte toujours. Je suis là, increvable, et je vais casser la baraque ».

Malheureusement, lors d'une tournée en France en 2003, ses musiciens se volatilisent au moment de repartir et Zao doit retourner seul à Brazzaville. Les conséquences en sont lourdes : il est interdit d'espace Schengen pendant trois ans alors qu'il préparait une tournée européenne, en Allemagne notamment, pour les mois suivants. En 2004 et en 2005, il effectue une tournée dans quelques pays africains et ce n'est qu'en 2007 qu'il est autorisé à revenir en France (tournée effectuée entre juin et août). Il est venu seul cette fois-ci pour éviter la répétition des problèmes antérieurs, mais – surprise ! – ses musiciens transfuges réapparaissent pour l'accompagner !

M'sieu, on vous a vu à la télé !

Zao commence une carrière dans l'enseignement comme instituteur, mais il n'exerce cette fonction que quelques années, car dès que ses premières chansons commencent à être connues, il lui devient impossible d'apparaître en

---

[1] Entretien diffusé dans *L'Humanité* du 29 décembre 1999 sous l'intitulé « Dans le Congo en guerre, rencontre avec le chanteur Zao : « Tout le monde est cadavéré ».

classe : « Quand j'arrivais dans une salle de classe, les enfants se mettaient à se marrer. Ils mimaient ce qu'ils avaient vu de moi à la télé »[2].

De cette période pourtant il garde une nostalgie des chansons d'enfants. C'est ainsi qu'il envisage de créer en 2008 un album comportant des chansons pour enfants écrites par lui et des chansons du patrimoine scolaire des premières années de l'indépendance. Cette édition sera réalisée dans le cadre d'une coédition entre deux petits éditeurs en France et au Congo, l'enregistrement se faisant à Brazzaville avec la participation d'un groupe d'enfants.

Entre deux chansons, dans ses propos de scène, Zao explique avec humour pourquoi il a quitté le métier d'instituteur et choisi celui de chanteur : avec ses élèves il attendait souvent à l'aéroport, sous le soleil, et pendant des heures, l'arrivée de l'avion présidentiel. Une fois l'avion atterri, le président n'allait même pas saluer la classe. Alors il a choisi un métier où il n'attend plus : ce sont maintenant les présidents qui viennent le saluer dans sa loge. Évidemment la réalité est un peu différente puisque dès l'enfance Zao, né dans une famille de musiciens, a dansé et chanté dans son quartier, participé à des concours régionaux, nationaux… la musique a toujours accompagné sa vie et comme le rappelle Frank Tenaille[3], il a été embauché par *Les Anges*, l'un des orchestres les plus renommés parmi ceux qui se produiront dans les années « marxistes-léninistes » en URSS, à Cuba, en RDA ou en Algérie.

Ancien combattant

Parmi les morceaux de son répertoire, il y avait déjà son grand succès, *Ancien combattant*, hymne antimilitariste, qui utilise le jargon des tirailleurs sénégalais, le fameux *forofifon naspa* où l'on élague les termes grammaticaux « inutiles » (« Tout le monde cadavéré », « Tout le monde bombé »), et il l'enrichit d'un étonnant baragouin qui mêle les langues :

> Moi ngagé militaire
> Moi pas bezwé galon
> Zoutez-moi du riz[4]

Ce personnage d'ancien combattant narrateur de la chanson revendique d'abord fièrement une filiation avec les « poilus » nègres : « j'ai fait la guerre mondiaux », puis énumère en une longue litanie tous ceux que les soldats noirs ont « cadavérés », et les hommes et les biens qui ont été « bombés ». Les longues énumérations sont fréquentes chez Zao, elles font partie de sa poétique orale et peuvent se développer à l'infini sur scène. Ainsi, quand il commence :

> J'ai tué Français,
> J'ai tué Allemand,

---

[2] Entretien sur le site de Lusafrica, article « Zao » (http://www.lusafrica.com/bios/zao%20fr.htm)

[3] Tenaille (F.), *Le Swing du caméléon. Musiques et chansons africaines, 1950-2000*. Arles : Actes Sud, 2000, 315 p.

[4] Ce que traduit Alpha Noël Malonga : « Je suis engagé dans l'armée / Je n'ai pas besoin de galons / Ajoutez-moi plutôt du riz ».

J'ai tué Anglais,
Moi j'ai tué Tchécoslovaque.

Au Rwanda, à Kigali, il ajoutera : « J'ai tué Rwandais ».

Mais ce personnage n'est pas aussi monolithique qu'il y paraît : d'une ligne à l'autre on passe de « J'ai tué Allemand » à « J'ai tué Français », ce qui est déjà contradictoire, et la longue litanie des « cadavérés » se termine par « Moi-même cadavéré ». Pour dire que tous ceux qui acceptent ce « jeu » de la guerre perdent leur âme et deviennent eux-mêmes cadavres, il amène l'idée que la vie s'arrête : « la poule ne va plus pouler ». Oui vraiment la guerre « ce n'est pas bon ce n'est pas bon ». La chanson se termine alors par une invitation (« Jetez vos armes ») et par le tour du monde – la ronde des « bonjour ! » dans toutes les langues peut alors commencer : « Good morning », « Hiho », « Shalom ». Dans certaines versions scéniques, cela peut aller jusqu'à plus de trente « bonjour ! » dans une ivresse jaculatoire qui emporte Zao et son public. Ainsi, dans cette version dont nous ne reproduisons que le tiers final :

Si tu voyais Malien, Anisokoma !
Si tu voyais Nigérien, Caouro !
Si tu voyais Mauritanien, Aradouna !
Si tu voyais Togolais, Afuan !
Si tu voyais Swahili, Jambo !
Si tu voyais Tchadien, Lale !
Si tu voyais Malgache, Manahona !
Si tu voyais Centrafricain, Mibaramo !
Si tu voyais Camerounais, Anan vouaye !
Si tu voyais Gabonais, Mbolo !
Si tu voyais Congolais Mbote !
Si tu voyais Zaïrois, Mbote nayo !

Les anciens combattants – les vrais – sont les seuls qui semblent émettre parfois des critiques à l'encontre de cette chanson. Peut-être parce que le personnage dit d'emblée « Moi pas besoin galon »… alors que les anciens combattants revendiquent les galons ! Question de prestige plus que d'argent car chacun sait combien peu la France a indemnisé les anciens combattants (malgré une revalorisation ultime en 2006 pour les quelques survivants !).

Autre personnage qui semble tout d'abord simplement pittoresque et qui pourtant se révèle porteur d'ambiguïté, le soulard de la chanson du même nom, ce *Soulard* qui affirme tout à la fois « Je provoque personne » et « Je n'attends que la bagarre ». Le soulard, nous dit Grégoire Ndaki, est la « figure de l'insignifiance dans la société congolaise »[5]. On le retrouve par exemple dans *Verre cassé*[6] d'Alain Mabanckou, qui lui aussi met en scène ce personnage « ya copa », ami du verre…

---

[5] Ndaki (G.), *Crises. Mutations et conflits politiques au Congo-Brazzaville*. Paris : L'Harmattan, 1997, p. 190. Le chapitre VIII, « Figures de cristallisation », est consacré à la poétique de Zao. Et à Sony Labou Tansi.

[6] Mabanckou (A.), *Verre cassé*. Paris : Seuil, 2005.

Les chansons de Zao sont du côté des humbles, du petit peuple dont il ne cache rien des vices, mais qu'il transfigure par une forme d'auto-dérision qui désarme le protagoniste, pendant que les grands de ce monde tentent d'échapper – en vain – au sort commun. Ainsi, dans *Corbillard*, l'homme ne veut pas mourir mais le corbillard (la mort) est le plus juste : « Je vous emmène de plus belle », dit le corbillard devant la proposition d'acheter « financièrement » la survie avec de l'argent promis dans toutes les monnaies du monde (progression jusqu'au dollar… *Corbillard* est le seul « individu » sur terre qui ne soit pas corruptible).

Après la scène de l'enterrement (devant le rival qui trouve que cela ne va pas assez vite), on retrouve un mort finalement résigné, apaisé, et la chanson se termine au milieu des autres gisants, dans un univers d'égalité, somme toute accueillant : « Soyez le bienvenu, monsieur ». L'enfer n'est pas le souci des personnages de Zao : la victoire se mène, se gagne ou se perd sur cette terre.

« Je parle francophonais »

Durant les spectacles, entre deux chansons, Zao dialogue avec la salle. Il dit au public : « je parle francophonais », ce qui mérite d'être précisé car ce « francophonais » n'est pas la recherche d'une langue moyenne pouvant convenir à tous les « francophones », ce n'est pas l'appel à je ne sais quel esperanto d'un français « moyen » et sage : c'est une manière de revendiquer sa langue personnelle, son idiolecte. Le « francophonais » serait ainsi bâti sur le respect de la langue de chacun, de cet enchevêtrement en chacun de nous de sa ou de ses langues maternelles et du français. Un pied de nez aux chantres d'un français de France aussi bien qu'aux tenants purs et durs d'une option « radicale » qui eut cours au moment de l'indépendance congolaise, quand l'idéologie engendra « des opinions linguistiques proches d'un radicalisme théorique »[7]. Période qu'évoque dans *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les gaulois* Henri Lopes[8], racontant comment il allait dans les villages tenter de convaincre les populations d'une scolarisation dans l'une des langues nationales.

Peut-on se comprendre tout en parlant des langues différentes ? Oui, dit Zao, on peut se dire bonjour dans cet étrange francophonais qui utilise selon les besoins toutes les langues africaines, arabes, chinoises, occidentales… C'est en restant soi-même, avec ses mots, que l'on pourra échanger. Cette langue de chacun se construit avec les mots et les expressions que l'on saisit au contact de la vie. Des « emprunts » comme on disait autrefois. Des emprunts que l'on n'a aucune honte à revendiquer. Et la langue-lambeaux (dans *Congo en lambeaux* par exemple) permet déjà de dire beaucoup pour qui sait écouter. D'ailleurs quel est le « vrai » de la langue ?

---

[7] Massoumou (O.) et Queffélec (A.), *Le Français en République du Congo, sous l'ère pluripartiste (1991-2006)*. Paris : Éditions des archives contemporaines, 2007, p. 21.

[8] Lopes (H.), *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les gaulois*. Paris : Gallimard, coll. Continents Noirs, 2003.

L'aiguille, ce petit instrument qui coud et recoud les habits déchirés « par la guerre et la haine », chante l'espoir. Un espoir « raisonnable », conscient de ses limites, car l'aiguille « ne peut pas coudre une bouche qui sent mauvais, une bouche qui ne dit pas la vérité ». C'est pourtant avec cette aiguille que le chanteur veut « raccommoder le Congo », après la guerre civile de 1998-1999.

Alpha Noël Malonga montre comment, dans cette chanson, les énoncés en kikongo repris en français conduisent à des formulations pour le moins particulières[9] :

Nganeno / ntumbu
Donnez-moi / aiguille
Congo / ni / londela / yo
Congo / je / racommoderai / avec
Congo / dieka / m'tele bitenda /
Congo / est maintenant / tissu lambeaux /

C'est avec ces lambeaux de langue que chacun va pouvoir malgré tout reprendre les relations avec tous. Il faut faire avec ce qu'on a !

En zigzaguant d'une langue à l'autre, entre dérision et parodie, Zao introduit dans ses chansons des mots et des expressions jusque-là inconnus ou portant d'autres sens et parvient à les faire entrer dans la langue. Il est en phase avec le travail subversif d'écrivains congolais comme Sony Labou Tansi ou Alain Mabanckou qui laissent leur trace dans les mots de la langue. Ce que relève le *Dictionnaire du français de la République du Congo* déjà cité : le mot « cadavéré » est passé dans le vocabulaire du pays, « au sens de mort, et par affaiblissement de sens, épuisé, sans réaction, sans force » ; le *Dictionnaire* ajoute qu'il s'agit d'un « néologisme généralisé à partir de la chanson *Ancien combattant* de Zao »[10].

Autre exemple, celui du terme « manger », qui revient souvent dans ses chansons dans le sens d'ensorceler. Dans *Mon fils*, Zao donne la parole à un père qui apostrophe son fils qui est à Paris et proclame qu'il va le « manger » parce qu'il l'oublie :

Sors de là mon fils moi je
vais te manger
Depuis que tu as commencé
à travailler
Tu ne m'envoies même pas
du poisson salé.
Tu m'as carrément oublié.

On voit qu'une grande majorité des chansons de Zao constitue des prises de position sur les questions de la guerre, des génocides, de l'apartheid, des

---

[9] Malonga (A.N.), « La chanson congolaise et la langue française ou la "re-folklorisation" du moderne. L'exemple de Zoba Casimir dit Zao », in Kadima-Nzuji (M.) et Malonga (A.N.), dir., *Itinéraires et convergences des musiques traditionnelles et modernes d'Afrique*. Brazzaville : Fespam ; Paris : L'Harmattan, 2004, p. 241-257.
[10] Massoumou (O.) et Queffélec (A.), *op. cit.*, p. 132.

malheurs « naturels » qui s'abattent sur les populations (*Moustique* énumère en une longue litanie les méfaits du moustique). Mais Zao chante aussi la fête, le football, les rumeurs, les bals. Et la femme, celle qui « a deux diables », mais aussi la mère, la grand-mère, la conseillère.

Zao moraliste ?

Zao est animé d'une sorte d'optimisme mesuré en ce qui concerne la nature humaine. Les problèmes viennent de si loin qu'il serait vain de tenter de les reprendre au départ. C'est avec humour qu'il évoque ce monde « mal parti » depuis le début, dans *Adam et Ève.* Il y accuse nos ancêtres de ne pas avoir fait le bon choix : pourquoi la pomme alors qu'il y avait au paradis terrestre tant d'autres fruits, le maracuja, l'orange, le fruit de la passion ? Oui vraiment c'est parce qu'ils ont mal choisi que la vie humaine s'est si mal engagée… Il faut donc prendre les gens tels qu'ils sont et agir ici et maintenant sans plus attendre. À d'autres les lendemains qui chantent !

Mais le chanteur se fait grave quand il aborde la question des nouvelles générations, dans *Mon enfant* :

> T'as suivi le pas des
> éléphants
> Qui n'ont pas de
> cimetières.
> Leurs pieds écrasent la
> terre. / […]
> Maman, papa, pépé
> t'avaient dit…

Tous les conseils sont inutiles, chacun doit refaire son expérience, et l'humour parfois s'éloigne pour un regard plus sombre sur l'avenir.

Histrion ou saltimbanque à la manière de Coluche[11], Zao n'en demeure pas moins un moraliste qui évoque les affrontements, les violences, l'égalité de tout homme devant la mort. Devant toutes les trahisons, il refuse le désabusement et l'envie de rentrer dans sa coquille, il rebondit par la dérision pour faire comprendre qu'il faut se méfier de tous ceux qui ont le pouvoir et que lutter ne consiste pas à chercher à remplacer un dirigeant par un autre puisqu'au bout de quelque temps l'autre deviendra le même.

Si l'on souhaite que la réflexion théorique sur la poésie en Afrique sorte de la relation oralité-écriture héritée de la colonisation, il faut prêter attention à la parole de certains chanteurs dont Zao fait partie, qui ne rentrent ni dans les cases d'une *world music* passe-partout ni dans l'engagement pompeux d'autrefois, car leur cheminement vivant dans les langues de la rue est porteur d'une puissante satire sociale.

■ Jean FOUCAULT

---

[11] C'est le cas de Frank Tenaille, déjà cité (voir note 3).